

Corinne Atlan

Entre deux horizons

La traductrice du japonais, « passeuse » d'Haruki Murakami, a fait de son métier une expérience existentielle. Elle l'évoque dans un essai, « *Le Pont flottant des rêves* »

PHILIPPE PONS

Vivre sur la crête entre deux cultures, ne plus vraiment se sentir d'ici, sans pour autant être de là-bas, tel a été le choix de Corinne Atlan. Installée au Japon, traductrice d'une soixantaine de romans, recueils de nouvelles, poésies, pièces de théâtre... et autrice de deux romans et de plusieurs récits, dont le dernier, *Le Pont flottant des rêves*, vient de paraître, elle avoue d'emblée ne jamais avoir compris « comment il est possible de vivre dans une seule culture, tourné vers un seul horizon ». « Je préfère – mais est-ce vraiment un choix? – le mouvement de balancier qui me fait osciller d'un monde à l'autre. »

Du goût pour les mots étrangers, qui fascinaient l'enfant qu'elle était, à l'apprentissage du japonais à l'Institut des langues et civilisations orientales, en passant par une parenthèse de plus de dix années au Népal, où elle a enseigné le français et traduit un roman du népalais, elle a fait sa vie sur « ce pont flottant au milieu des brumes » sur lequel elle se sent « plus à [sa] place qu'enracinée sur n'importe quel sol ».

Le hasard – bien qu'elle n'y croie guère, sinon aux coïncidences troublantes du « hasard objectif »

« Le texte traduit m'échappe. Je dois en faire le deuil, accepter que mon interprétation ne soit ni complète ni la seule possible »

des surréalistes – a guidé ses pas : « Je voulais apprendre une langue comportant des idéogrammes », dit-elle dans un entretien à distance avec « Le Monde des livres ». « C'était une démarche assez radicale : je cherchais des antipodes, tant linguistiques que culturels. J'ai hésité entre chinois et japonais, mais la musique de la langue japonaise m'a plu, instinctivement. Et j'ai continué. » Le Népal? « Le hasard encore... Un premier voyage, l'éblouissement pour une nature souveraine, un coup de foudre pour un monde captivant, à la croisée des civilisations indienne et tibétaine, et un mode de vie que j'imaginai assez proche de celui du Japon avant la modernisation de l'ère Meiji. Puis j'ai commencé à traduire. »

Corinne Atlan a fait de la traduction une expérience existentielle. « au croisement des récits inventés et des instants vécus ». Trouver le mot juste « ne fait pas seulement appel à l'intellect, mais à une intelligence poétique des choses », écrit-elle dans *Le Pont flottant des rêves*. Traduire, comme écrire ou voyager, c'est faire œuvre de décentrement, aller à la rencontre d'un paysage intérieur que l'on portait en soi sans le savoir.

Au fil de cette plongée dans une culture différente, on en

vient « à se défaire d'une vision du monde formatée par notre propre culture, pour s'ouvrir à une autre syntaxe. Si on adopte ces nouveaux paradigmes, c'est qu'ils répondaient obscurément à une attente ». Selon la jolie formule que l'on prête à Paul Eluard, « il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous »...

La traduction tient du corps-à-corps avec deux langues. Un premier jet ressemble souvent à un « salmigondis dont il faut essayer de se dépêtrer », reconnaît Corinne Atlan. En revanche, une phrase simple peut devenir en français d'une affligeante platitude. Et commence un travail pour tenter de redonner « corps » au texte afin de rendre le plus fidèlement possible l'écho particulier d'une langue « vouée depuis ses origines aux émotions fugaces, à l'impalpable, à l'ombre, à la brume, aux félures et aux fantômes ».

Le traducteur doit lire une œuvre « comme un devin lit l'avenir », en s'efforçant de « garder à l'esprit la "nostalgie de la langue absente" », poursuit-elle, citant le philosophe et critique Walter Benjamin (1892-1940). Ce qui suppose une certaine humilité : « La langue de la traduction est toujours défaillante. Je ne peux rien contre la perte irrémédiable de ce qui me touche le plus dans un texte. Or, c'est précisément ce dont il faut me défaire pour remonter l'édifice, pierre par pierre, en laissant des trous ou en ajoutant du plâtre... Le texte traduit m'échappe. Je dois en faire le deuil, accepter que mon interprétation ne soit ni complète ni la seule possible. »

Des récompenses cependant : « Si imparfait que soit l'acte de traduire, quelque chose passe d'in-définissable et d'essentiel. » La traduction devient « une recherche de conciliation – ou de réconciliation – entre deux visions du monde. Une rencontre à mi-chemin sur une passerelle mouvante, sorte de monde flottant incertain, éphémère, exempt de toute vérité absolue, où règnent des dualités qui se complètent plus qu'elles ne s'opposent ». Demeure aussi le plaisir d'avoir contribué à la découverte de talents.

Ce fut le cas pour Haruki Murakami, dont Corinne Atlan a traduit une dizaine de romans alors qu'il était encore peu apprécié en France. « J'avais été séduite par une voix particulière, musicale, poétique et en même temps à la portée du plus grand nombre, alors que la littérature japonaise était alors perçue comme élitiste. De même, aujourd'hui, je crois au talent de Keiichiro Hirano [Compléter les blancs, Actes Sud, 2017], romancier et essayiste de premier plan au Japon, qui traite de problèmes sociaux contemporains. Hélas, il n'est publié ici qu'au compte-gouttes. La littérature japonaise en France reste un tissu lacunaire qui fluctue en fonction des modes. »

Pendant près de trois ans, en raison du Covid-19, Corinne Atlan a été « privée » de Japon. Elle vient de retourner à Kyoto. « J'étais revenue en France pour y passer

quelques mois, et je m'y suis retrouvée prisonnière, raconte-t-elle. Il ne m'était jamais arrivé de devoir vivre de ce seul côté du miroir... J'ai enfin retrouvé l'autre partie de moi-même, la part que j'ai librement choisie. » ■

LE PONT FLOTTANT DES RÊVES, de Corinne Atlan, La Contre Allée, 128 p., 16 €.



Corinne Atlan. LA CONTRE ALLÉE

